

Rencontre avec **HÉLÈNE GESTERN**

«ÉCRIRE POUR PLAIRE AU LECTEUR,
C'EST SE SOUMETTRE AU DÉSIR DE L'AUTRE».

culture

RECONNUE PAR LE PUBLIC ET LA CRITIQUE POUR SON PREMIER ROMAN PARU EN 2011, CETTE AUTEURE SINGULIÈRE SORT AUJOURD'HUI SON CINQUIÈME ROMAN, QUI EMPRUNTE LA TRAME D'UNE ENQUÊTE POLICIÈRE POUR ABORDER SES THÈMES DE PRÉDILECTION.

Propos recueillis par Daniel Faillet

Pourquoi avoir choisi une trame de roman policier pour votre nouvel ouvrage ? Vous êtes-vous découvert une vocation de Chandler ?

Ce n'est pas celui que j'aurais cité comme référence. Je n'aime pas particulièrement les romans noirs, mais j'adore le roman policier classique, à énigme. Ma grande idole du moment, c'est Arnaldur Indridason. Et dans les anglaises classiques, j'aime beaucoup Minette Walters ou Elisabeth Georges. Le côté «reines du crime», cela fait longtemps que j'avais cette envie. Je trouve que la trame d'une enquête fournit un très bon modèle littéraire, très riche.

Alors pourquoi avoir attendu votre cinquième roman pour vous lancer ?

On fait les choses quand elles viennent. Mon précédent roman, *L'odeur de la forêt*, m'a demandé trois ans de travail, beaucoup de recherches historiques, d'archives... C'était ma préoccupation du moment, il ne pouvait pas y en avoir d'autres. Puis quand on a exploré une forme, on se donne le droit d'en explorer une autre.

Qui est Hélène Gestern ?

Professeure de langue et de littérature à l'Université, Hélène Gestern vit et travaille à Nancy. Depuis 2002, elle a rejoint une équipe de recherche spécialisée dans les récits autobiographiques, plus particulièrement aux journaux personnels et aux manuscrits. Elle s'intéresse également à l'histoire de la photographie, présente dans la plupart de ses romans, dont le premier, *Eux sur la photo*, succès de librairie avec plus de 50.000 exemplaires vendus et lauréat de nombreux prix littéraires. *L'Eau qui dort* est son sixième ouvrage.

Cela ne risque-t-il pas de dérouter les lecteurs ?

Si, bien sûr, mais ce n'est pas grave. Un lecteur a le droit de ne pas aimer un livre. Mais, nous, écrivains, notre droit le plus strict est d'écrire sur ce dont on a envie, de la manière dont on a envie. Écrire pour plaire au lecteur, c'est se soumettre au désir de l'autre. C'est dangereux, dans tous les domaines.

Dans *L'Eau qui dort*, on retrouve des thèmes récurrents comme la séparation, la recherche du passé...

Ce n'est pas forcément conscient mais je pense qu'on a tous nos obsessions, les miennes reviennent, de livre en livre. C'est évident que la question des morts et des vivants, des disparus, est quelque chose qui ne me quitte pas.

Qu'est-ce qui est venu en premier, la trame policière ou le sujet ?

Au départ, j'étais partie sur l'idée d'écrire sur un jardin et la nature. Et c'est d'ailleurs le jardin qui est le principal protagoniste de l'histoire. Puis je me suis dit que ce serait formidable de mettre une intrigue policière dans ce jardin. Comme je voulais écrire sur la disparition volontaire depuis longtemps, j'ai tressé ces différents centres d'intérêts ensemble.

Qu'est-ce qui vous attire dans le sujet des disparitions ?

Le côté très romantique, fascinant, poétique vu de l'extérieur... avec des aspects qui ne le sont pas du tout. Lorsque l'on n'est pas concerné, c'est très romanesque, on se demande ce que ces gens sont devenus, on leur imagine des vies merveilleuses... Mais, dans les faits, les personnes qui disparaissent de façon volontaire, qui choisissent de quitter tout le monde, de prendre une autre



identité... c'est un des actes le plus proche du suicide sans se donner la mort.

C'est une idée que vous avez déjà caressée ?

Cela peut traverser l'esprit. Se dire que l'on va laisser sa vie, tous ses problèmes derrière soi et que tout va se résoudre comme par miracle, ce qui est évidemment une illusion...

Lorsque vous avez commencé à écrire, il y a huit ans, vous envisagiez-vous comme une écrivaine ?

Pas du tout. Je rêvais d'être écrivaine adolescente. J'écrivais de la poésie. Je prenais ça très au sérieux, je travaillais beaucoup. J'ai écrit deux recueils de poésie, que je n'ai pas cherché à publier, parce que je trouvais que ce n'était pas abouti. Mais je ne les ai pas jetés. Et vers 25 ans, j'ai renoncé à l'écriture de création, parce qu'entre temps, j'avais fait des études de lettres et je me suis rendue compte de ce que c'était d'être un vrai écrivain. La confrontation est parfois rude. Je me suis dit que j'allais laisser les écrivains faire de vraies œuvres et me contenter de les analyser... et que ça ne serait pas si mal.

Comment êtes-vous finalement revenue sur votre décision ?

Dans une vie, il y a des choses, pas toujours agréables, qui se passent, qui forcent à se



repositionner. Un peu avant mes 40 ans, j'ai écrit un texte, mais je n'avais pas prévu de le publier. J'avais besoin de trouver une activité qui avance, sur laquelle j'avais la main, parce que j'étais dans un environnement qui ne fonctionnait pas vraiment. Et ce sont des amis qui m'ont convaincue de l'envoyer à des éditeurs. Et il a été publié.

Comment cela s'est-il passé ?

Très simplement, comme dans les jolies histoires. J'ai envoyé le manuscrit par la poste, à ceux que l'on appelle les «petits» éditeurs, même si le terme n'est pas adéquat. Mais je ne l'ai pas envoyé aux grandes maisons, auxquelles on pense naturellement, parce que j'imaginai que je n'avais aucune chance. Dans la liste, deux étaient des éditrices, dont j'aimais beaucoup le catalogue ; l'une d'entre elles m'a recontactée. C'est vraiment gratifiant de dire que l'on a été choisie sans qu'il ait pression, copinage... D'autant que je n'avais donné aucune indication sur qui j'étais, juste une adresse mail. Et j'ai regardé mes mails avec trois semaines de retard. Je n'ai vraiment pas mis toutes les chances de mon côté...

Comment expliquez-vous le succès de ce premier livre ?

J'ai beaucoup réfléchi sur cette question parce que c'est intrigant. Je ne comprenais pas la ferveur des gens qui venaient me voir,

m'envoyaient des lettres, me faisaient des confidences. Je sais que l'on peut être bouleversé par un livre... mais pourquoi avec une telle intensité ? Aujourd'hui encore, quand je suis sur un salon avec plusieurs livres devant moi, instinctivement les gens achètent sur la couverture, parfois sans même regarder la quatrième de couverture. C'est assez troublant... Le livre parle du silence familial, de ces héritages qu'on traîne, et cela rejoint visiblement le vécu, le présent, l'imaginaire de beaucoup de personnes.

Quand on démarre avec un tel succès, comment passe-t-on à la suite ?

Quand on a commencé à écrire, c'est difficile de se dire que l'on va arrêter, parce que c'est tellement bien comme activité. Mais lorsque j'ai commencé l'écriture du suivant, je ne pensais pas spécialement en termes de publication, de carrière. D'ailleurs, ce deuxième texte n'a pas été édité, avec raison. Je n'ai pas réussi à mettre des mots sur ce que je voulais exprimer, c'était trop brutal, trop frontal. Mon editrice a bien fait de le refuser.

Cela ne vous a pas découragée ?

Pas du tout. Quand vous faites confiance à votre interlocuteur comme j'ai confiance dans mon editrice, vous l'écoutez. Elle m'a proposé de le retravailler, mais je n'avais pas l'intuition de ce qu'il fallait faire, je ne voyais pas comment l'améliorer. Alors je l'ai mis dans un coin et je suis passée à autre chose. À l'époque, je m'intéressais pas mal à l'évolution politique des militants d'extrême gauche après 68. J'ai rencontré un militant qui avait vécu cette période et c'était passionnant de l'entendre raconter comment il avait vécu le désenchantement jusqu'aux années 80. J'ai trouvé que c'était une excellente matière littéraire.

L'accueil a été moins favorable...

Naturellement ! Il s'est néanmoins vendu honorablement, je n'ai pas à me plaindre. De toute façon, quand on a du succès sur un premier roman, on le paie. Pour le premier, il y a une indulgence générale. Ensuite, la nouveauté est passée, l'engouement aussi. Moi, j'ai été relativement épargnée. Une de mes éditrices m'a dit que quand le premier marchait, il fallait trois ou quatre livres pour s'en remettre. Je savais que les choses prendraient du temps.

Aujourd'hui, vous considérez-vous comme une écrivaine ?

Cela fait plus de sept ans depuis mon premier roman, c'est un cycle dans une vie. Quand on a passé un cycle de sept ans à faire quelque

Peut-on fuir son histoire ?



Benoît Lauzanne, représentant de commerce parisien, a quitté le domicile conjugal pour ne plus revenir. Au buffet de la gare d'une ville de province, il croise une inconnue dont la silhouette lui rappelle son grand amour de jeunesse, disparue vingt ans plus tôt sans laisser de traces.

Alors qu'il se lance dans une quête obsessionnelle pour retrouver cette femme, il se retrouve impliqué dans une enquête criminelle. Si ce livre emprunte les codes du roman policier, c'est surtout l'occasion pour Héléne Gestern d'aborder deux de ses thèmes favoris : la capacité de réparation que nous offre la nature et la difficulté de vivre avec notre passé.

L'Eau qui dort, Éditions Arléa, 384 pages, 22 €

chose et que l'on continue à le faire, cela veut quand même dire qu'on y tient.

Vous êtes pourtant toujours professeure...

D'abord, il faut bien gagner sa vie... et celle du chat. Pour arriver à vivre de sa plume, il faut du succès, quasiment systématiquement. Mon premier roman a été un assez beau succès de librairie, mais cela représente un an de salaire. Au bout d'un an, que fait-on ? Il faudrait en faire un tous les ans, mais cela reste aléatoire... à moins de devenir un auteur à succès. Si on recherche le succès, on est condamné à écrire des choses que l'on n'a pas envie d'écrire, et à un rythme sur lequel on ne veut pas travailler. *L'odeur de la forêt*, j'ai mis deux ans et demi à l'écrire. Avoir un revenu régulier est donc un immense confort. Et mon métier, même s'il a des aspects administratifs qui peuvent être pesants, je l'aime vraiment.

Les deux se nourrissent-ils mutuellement ?

Non, ce sont deux activités qui se déroulent en parallèle, sauf sur un point : la recherche. En tant qu'universitaire, je lis beaucoup de correspondances et de journaux personnels, je pense que cela se ressent dans ce que j'écris. Je ne les perçois pas comme deux choses qui vont ensemble... quoi que, avec le temps, cela commence à se rejoindre. Certaines des préoccupations qui sont les miennes dans ma vie universitaire deviennent les miennes dans ma vie littéraire. Certains thèmes vont infuser dans les romans. Mais l'écriture académique et l'écriture de fiction, ce sont deux choses qui n'ont rien à voir.

culture